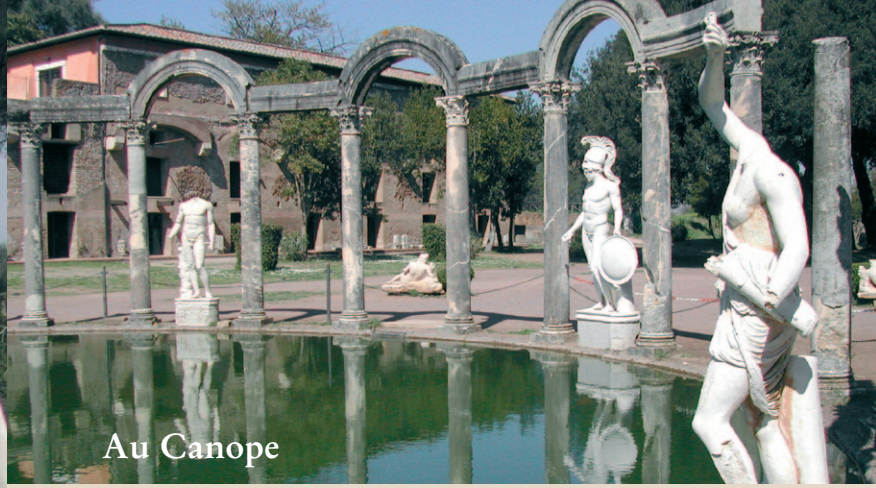
# VILLA ADRIANA

## *entre ciel et terre*

Parcours en compagnie de
Marguerite Yourcenar

Nicoletta Lanciano



## Au Canope

«Canope» c'est le nom d'un canal, dérivé d'un bras du Nil, entre Alexandrie et Aboukir, dans lequel s'était développé un port de grande importance commerciale. Le temple édifié ici et dédié à Sérapis est devenu célèbre, écrit Strabo, grâce aux guérisons miraculeuses.
Autour du bassin, au Nord du Serapeum, il y a des copies romaines et des reproductions récentes de statues dont les originaux sont dispersés dans les musées du monde entier.

«Nous sommes encombrés de statues, gorgés de délices peintes ou sculptées, mais cette abondance fait illusion; nous reproduisons inlassablement quelques douzaines de chefs-d'oeuvre que nous ne serions plus capables d'inventer. Moi aussi, j'ai fait copier pour la Villa l'Hermaphrodite et le Centaure, la Niobide et la Vénus. J'ai tenu à vivre le plus possible au milieu de ces mélodies de formes. J'encourageais les expériences avec le passé,

Nous cherchons ce qui reste des marbres polychromes des dallages, ou les traces des peintures murales.

«La Villa était la tombe des voyages, le dernier campement du nomade, l'équivalent, construit en marbre, des tentes et des pavillons des princes d'Asie. Presque tout ce que notre goût accepte de tenter le fut déjà dans le monde des formes; je passais à celui de la couleur: le jaspe vert comme les profondeurs marines, le porphyre grenu comme la chair, le basalte, la morne obsidienne. Le rouge dense des tentures s'ornait de broderies de plus en plus savantes; les mosaïques des pavements ou des murailles n'étaient jamais assez mordorées, assez blanches, ou assez sombres. Chaque pierre était l'étrange concrétion d'une volonté, d'une mémoire, parfois d'un défi. Chaque édifice était le plan d'un songe.»

*Mémoires d'Hadrien*, pp. 142-143

«Tout y était réglé pour faciliter le travail aussi bien que le plaisir: la chancellerie, les salles d'audience, le tribunal où je jugeais en dernier ressort les affaires difficiles m'épargnaient de fatigants va-et-vient entre Tibur et Rome. **J'avais doté chacun de ces édifices de noms qui évoquaient la Grèce: le Pœcile, l'Académie, le Prytanée**. Je savais bien que cette petite vallée plantée d'oliviers n'était pas Tempé, mais j'arrivais à l'âge où chaque beau lieu en rappelle un autre, plus beau, où chaque délice s'aggrave du souvenir de délices passées. J'acceptais de me livrer à cette nostalgie qui est la mélancolie du désir. J'avais même donné à un coin particulièrement sombre du parc le nom de Styx, à une prairie semée d'anémones celui de Champs Élysées, me préparant ainsi à cet autre monde dont les tourments ressemblent à ceux du nôtre, mais dont les joies nébuleuses ne valent pas nos joies. Mais surtout, je m'étais fait construire au cœur de cette retraite un asile plus retiré encore, un îlot de marbre au centre d'un bassin entouré de colonnades, une chambre secrète qu'un pont tournant, si léger que je peux d'une main le faire glisser dans ses rainures, relie à la rive, ou plutôt sépare d'elle. Je fis transporter dans ce pavillon deux ou trois statues aimées, et ce petit buste d'Auguste enfant qu'aux temps de notre amitié m'avait donné Suétone; je m'y rendais à l'heure de la sieste pour dormir, pour rêver, pour lire. Mon chien couché en travers du seuil allongeait devant lui ses pattes raides; un reflet jouait sur le marbre; Diotime, pour se rafraîchir, appuyait la joue au flanc lisse d'une vasque. Je pensais à mon successeur.»

*Mémoires d'Hadrien*, p. 272-273